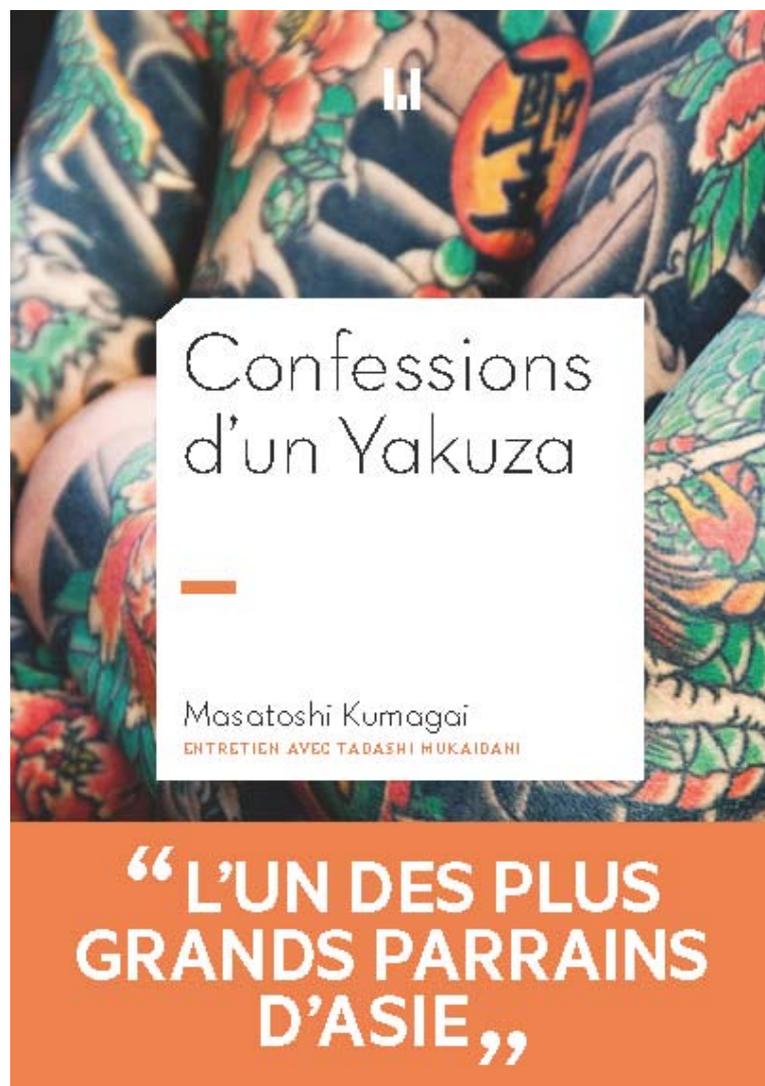


La Manufacture de Livres
la manufacture de livres

Confessions d'un Yakuza

Masatoshi Kumagai



CONTACT ET INFORMATIONS
La Manufacture de Livres
presse@lamanufacturedelivres.com

01 45 66 90 08

LE MONDE. *diplomatie*

CONFESSIONS D'UN YAKUZA. – Kumagai Masatoshi et Mukaidani Tadashi

*Manufacture de livres, Paris,
2021, 384 pages, 22,90 euros.*

En 2007, lors de la soixantième édition du Festival de Cannes, un homme vêtu de noir et au regard perçant est apparu sous les objectifs des photographes du monde entier. Cet homme, Kumagai Masatoshi, cadre de l'un des plus puissants clans mafieux à l'époque, est venu présenter le documentaire *Young Yakuza*, réalisé avec le cinéaste français Jean-Pierre Limosin. La présence d'un yakuza en exercice étant inédite, il devient la coqueluche des médias occidentaux. Ce livre, écrit par le journaliste Mukaidani Tadashi, dresse le portrait de cet homme réputé pour son réalisme et sa fidélité aux principes du *ninkyodo*, philosophie de vie de la pègre japonaise, qui rêvait d'embrasser une carrière de policier. En commençant le récit par les coulisses de la collaboration avec Limosin, le journaliste plonge les lecteurs dans la jeunesse de Kumagai puis dans l'inframonde du crime organisé nippon dans les années 1980. Un récit teinté de nostalgie pour raconter le temps où ces mafieux prospéraient sous l'effet de la bulle économique. Juste avant le début de la « période hivernale » pour la société japonaise tout comme pour les yakuzas, qui dure toujours.

YAGISHITA YUTA

Parrain à toute épreuve

Masatoshi Kumagai Le chef yakuza tokyoïte est l'un des rares à témoigner dans un monde de l'ombre de plus en plus acculé par les autorités japonaises.



L'homme du jour, celui qui nous reçoit dans ses quartiers, Masatoshi Kumagai, n'est pas un enfant de chœur. Il aurait pu le devenir pourtant. Il a grandi près d'une église chrétienne à Sendai (nord-est du Japon), il est catholique. Une grande croix est accrochée à gauche de son bureau, de même qu'une fresque chrétienne. Il se rêvait policier, il est tout le contraire, yakuza. «Socho», chef d'un groupe, Himonya-ikka, affilié à l'un des plus grands clans du milieu, l'Inagawa-kai. C'est l'une des trois illustres entités que les autorités traquent et tentent d'anéantir par un durcissement législatif, surtout depuis 2009-2010. Face à des «ordonnances d'éradication», le milieu des yakuzas est en crise. «C'est une grande réussite du point de vue des autorités: notre nombre a fondu», confirme Kumagai. Officiellement, la police précise qu'ils sont passés de 78 600 fin 2010 à environ 28 300 fin 2019. Mais notre interlocuteur estime qu'ils sont désormais moins encore. Selon lui, ceux qui quittent n'ont pas de débouchés et trempent parfois dans des activités jugées pires encore, en si-phonnant l'argent des vieillards, une pratique qu'il ne goûte

guère. Pourtant, il ne détaille pas ses affaires. Il se contente de dire qu'il contrôle son territoire, ce qui a priori signifie faire payer restaurateurs et commerçants en échange d'une «protection» face aux groupes rivaux, mais pas seulement, car ce racket est devenu difficile.

Une partie de la figure de ce chef yakuza, bien placé dans la hiérarchie de l'Inagawa-kai, se dessine dans un film, *Young Yakuza*, réalisé par Jean-Pierre Limosin et présenté à Cannes en 2007. Kumagai a monté les marches, foulé le tapis rouge, il en tire une certaine fierté. Plus récem-

LE PORTRAIT

ment, il se livre dans *Confessions d'un yakuza* (La Manufacture de livres), écrit sur la base d'entretiens par l'ex-journaliste et moine bouddhiste Tadashi Mukaidani. Pourtant, Kumagai reste encore un mystère, un cas singulier dans un monde de l'ombre, qui a mauvaise presse, que les autorités appellent tour à tour «gangs yakuza», «forces antisociales» ou encore «groupes violents». «Aucune de ces appellations ne convient», assure-t-il. Il n'empêche, on ne va pas sans appréhension à la rencontre d'un des plus importants représentants de la pègre

japonaise, même si au téléphone, l'accueil est chaleureux. Rendez-vous fixé, au QG du groupe, dans un quartier très familial et plutôt bien côté du cœur de Tokyo. L'immeuble se distingue des autres par sa couleur rougeâtre et une relative vétusté, en plus des types qui font le guet en bas et dont le style caricatural ne prête nullement à confusion. Plusieurs nous accompagnent dans les escaliers qui mènent au chef. Ils sont au moins une vingtaine à nous observer, trois ou quatre à chaque étage. Leur politesse excessive n'a rien à envier à celles des filles d'ascenseur des grands magasins. Ici, ce sont des hommes aussi qui nous servent thé et *wagashi* (petits gâteaux japonais) dans des tasses portant le blason de l'Inagawa-kai. Aucune femme. Kumagai aime à rappeler qu'il est le 11^e de la lignée des *socho* de l'Himonya-ikka. «C'est comme pour les guildes d'acteurs de kabuki.» Il n'est pas fils biologique de yakuza, mais il n'en est pas moins héritier d'une maison d'adoption. «Mon père, lui, était fonctionnaire. On est trois frères. Moi, je suis le dernier, un peu délaissé.» Renvoyé du lycée, viré de chez lui, il débarque à 16 ans dans le quartier d'Oimachi à Tokyo, son actuel fief. Il comptait devenir policier, mais «à 17 ans, [il a] provoqué un fait divers». Il a planté un poignard dans le corps d'un rival. L'autre n'est pas mort, mais il était mal en point. «Je n'ai pas beaucoup réfléchi, je devais protéger le quartier. Sans cela, je serais peut-être devenu flic, ou j'aurais monté mon affaire, je n'en sais rien.» Et s'il lui a fallu des années pour officialiser sa plongée dans le milieu, désormais il est l'un des garants du *ninkyodo*, ce code d'honneur qui fixe leurs valeurs fondamentales et essentielles, celles qui tendraient selon lui à s'effilo-cher.

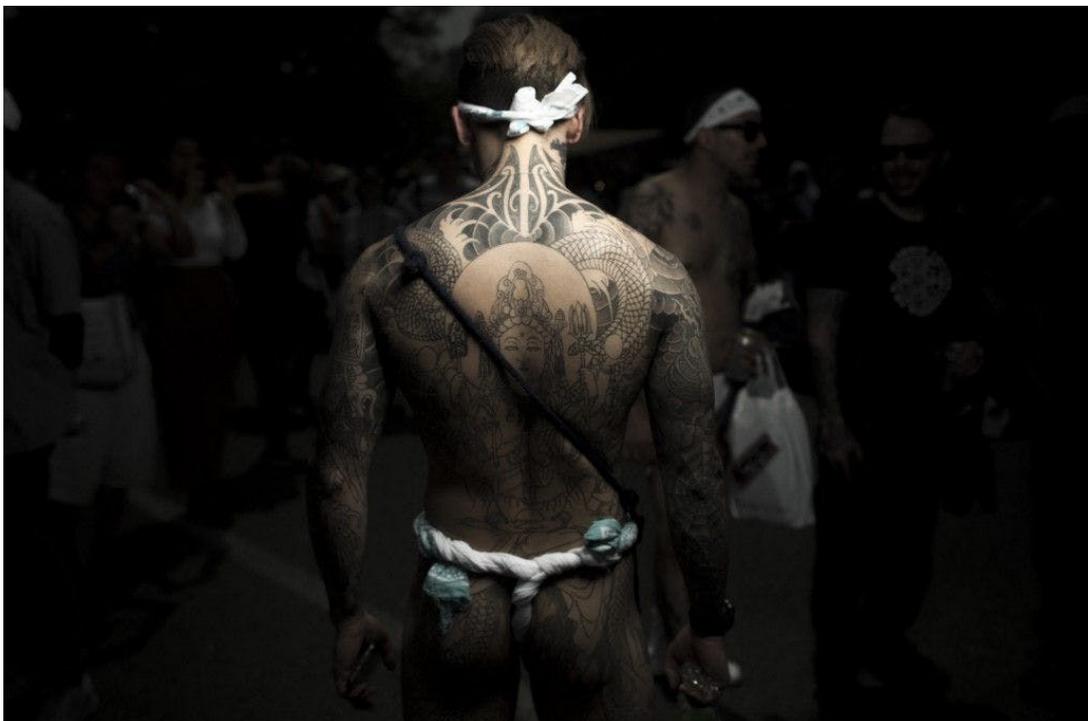
Ce chef au costume et à la montre tape-à-l'œil se lève tous les matins entre 3 h 50 et 4 h 30. Il marche une heure et se plonge dans un bain, où il pense. Il ne cesse d'analyser: ses faits et gestes, ses rencontres surtout. «J'ai un complexe. Je n'ai aucune scolarité à revendiquer, je n'ai rien appris à l'école, je suis parti de rien, je n'ai aucun patrimoine, et du coup, pour moi, il n'y a que les gens, les liens. J'étais un enfant curieux, je me suis concentré sur les relations humaines, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, en me disant: "Tiens, il y a des gens comme ci ou comme ça".» «Il ne blâme jamais personne, jamais les circonstances, il se sent responsable de ce qui lui arrive, en bien comme en mal», décrypte Mukaidani. Si un de ses subordonnés faute, se fait la malle, il se demande ce que lui-même n'a pas réussi. Il s'est aussi longuement interrogé sur ce qu'être un chef signifie. C'est posséder ce supplément d'âme ou de posture que l'on n'a pas à dégaîner à chaque fois pour être écouté. Ce n'est pas un tendre non plus. L'obligation première, pour lui et les autres? «Se perfectionner», à leur façon. «Les deux tiers de mes gars, s'ils n'étaient pas ici, auraient mal tourné, dit-il, sérieusement. Ils arrivent, ils n'ont pas de morale, pas de manières, ils apprennent.»

Il ressemble un peu aux patrons paternalistes nippons d'après-guerre. La crise actuelle du secteur? «Elle nous oblige à réfléchir, à changer.» Il y a moins de yakuzas, mais ceux qui restent sont vrais, juge-t-il. Son monde agit en partie dans l'illégalité, mais a ses propres règles. Ils sortent parfois de l'ombre, lors des catastrophes naturelles, en faisant acte de charité, en 1995, lors du séisme de Kobe (fief du clan Yamaguchi) ou en 2011 au moment du tsunami, dans le nord-est, d'où il est originaire. «Si je n'avais pas été yakuza, mais simple salarié, je n'aurais pas pu faire fabriquer rapidement 300 futons en Corée du Sud ni livrer plus de 5 000 parts de nouilles instantanées et autres vivres dans les premiers jours suivant le tsunami.»

Au quotidien, la violence n'est pas absente: il y a parfois des bagarres, des règlements de comptes, des descentes de flics, des gars interpellés: «Nous avons un territoire à défendre, même si fondamentalement nous sommes pacifistes.» Fiché «yakuza», il est privé de nombre de droits (compte en banque) mais se balade librement dans la rue, «en respectant les feux piétons», au vu et au su des policiers du quartier. Pour les JO, prévu au Japon, il promet une «trêve entre clans». Pas question de montrer la face sombre du Japon au reste du monde. ▶

01 mars 2021
Contrat social

Divorce avec les autorités japonaises : pourquoi les yakuzas se sont "mafieusés" depuis 30 ans



Masatoshi Kumagai relate dans "Confessions d'un Yakuza" (éditions La Manufacture de livres), son ascension fulgurante et retrace le quotidien d'un yakuza. Un quotidien qui a évolué depuis que les autorités japonaises ont décidé de taper du poing sur la table. Le journaliste d'investigation Jérôme Pierrat, qui connaît Masatoshi Kumagai, décrypte les spécificités des yakuzas et la réalité de la société japonaise.

Avec Jérôme Pierrat

Atlantico : Les yakuzas, maîtres du crime organisé au Japon, sont structurés autour de grandes familles qui orchestrent la vie criminelle du pays. Masatoshi Kumagai relate dans « Confessions d'un Yakuza » publié aux éditions La Manufacture de livres, son ascension fulgurante et retrace le quotidien d'un yakuza. Il est notamment devenu le plus jeune des chefs yakuzas et a permis à son clan de se tourner vers les trafics internationaux.

Pouvez-vous préciser comment vous avez fait sa rencontre et avez été en mesure de gagner sa confiance afin de préfacer son livre d'entretiens ?

Jérôme Pierrat : Je l'ai rencontré lors d'un reportage avec le photographe Alexandre Sargos sur les membres qui quittaient les organisations yakuza il y a une vingtaine d'années. Masatoshi Kumagai a été assez surpris que des Français connaissent bien ce monde-là et soient capables de discuter avec lui de manière pointue. Il avait peur d'avoir à expliquer ce qu'était le Japon ! Et au fil des années, un reportage après l'autre, nous avons gagné sa confiance. C'était un travail de longue haleine.

Les yakuzas font-ils réellement tourner l'économie japonaise ?

Non, c'est largement exagéré. Ils ont fait tourner une partie de l'économie japonaise dans les années 1980, au moment de la bulle spéculative, lorsque l'économie japonaise était au plus haut. Ils avaient fait de l'entrisme, parasité le monde économique et financier à très haut niveau. Lorsque la bulle financière a explosé, les autorités se sont rendu compte que des milliards de lignes de crédit leur avait été accordées et n'avaient jamais été remboursées. On s'est aperçu que plutôt que de faire tourner l'économie, ça l'handicapait pas mal. C'est une mafia, mais sa particularité est de faire beaucoup de business légal - de manière souvent illégale, en faussant les lois de la concurrence - dans l'immobilier, le retraitement des déchets, dans les parcours de golf... Il y a mille domaines où ils sont présents, mais ils ne font pas tourner l'économie. Ils prennent une part dessus, ils sont très présents dans le tissu économique, mais l'économie japonaise tournerait mieux sans eux.

Face à la répression grandissante des autorités dans les années 1990 et avec l'éclatement de la bulle économique, les yakuzas ont-ils dû se « mafieuser » ?

À partir du début des années 1990, sous notamment l'impulsion du grand frère américain qui avait un peu peur que ce pays devienne une mafio-cratie, les autorités ont commencé à taper du poing sur la table pour essayer d'endiguer cette criminalité. En 1992, le Japon a promulgué sa première loi antigang. Beaucoup ont suivi depuis. Le législateur japonais essaye de circonscrire l'activité des yakuzas au maximum en leur interdisant certaines activités, en essayant de les écarter de l'économie légale, de punir tout lien d'un yakuza avec une entreprise légale, etc. Effectivement, ils ont dû se mafieuser, ce qui sembler étrange quand on parle d'une mafia. Mais il faut comprendre que les yakuzas avaient un statut particulier : ils avaient pignon sur rue. C'est toujours le cas, d'ailleurs, et c'est unique au monde. Cette particularité reposait sur un contrat social. Pour résumer, tant que vous ne touchez pas au citoyen lambda, quand que vous n'êtes pas un handicap pour la société, on fait preuve d'une certaine tolérance. Pourquoi ? Parce que dans le temps, les yakuzas étaient pourvoyeurs de plaisir. Ils contrôlaient le monde de la nuit, celui des bars, des restaurants, des boîtes, des bordels, des salles de jeu... Finalement, ils n'embêtaient pas les autorités : ils n'embêtaient pas les autorités. Ils ne braquaient pas, ne volaient pas, ne cambriolaient pas... Tout ce qui crée un sentiment d'insécurité. Pendant très longtemps, les citoyens n'y voyaient qu'une espèce de bande de

chevaliers plus ou moins blancs, avec un code de l'honneur qui, finalement, ne les affectaient jamais au quotidien. Mais au fur et à mesure, ils se sont rendu compte que ces chevaliers blancs avaient parasité l'économie, le monde politique, qu'ils avaient corrompu la société, et que ce n'étaient plus du tout des gentils chevaliers blancs. Fort de l'éclatement de la bulle spéculative, on s'est aperçu qu'en fait, ils avaient eu un impact monstre dans la société japonaise et qu'il était temps de légiférer.

Depuis, les yakuzas estiment que le contrat social étant cassé entre l'Etat, la police et eux, ils n'ont plus à respecter une espèce d'honorabilité qui fait qu'ils s'interdiraient certaines activités. Ils se mafieusent, donc. Un exemple très concret : quand un yakuza d'une famille allait abattre un yakuza d'une famille concurrente, lui ou un membre inférieur de l'organisation se livrait à la police. Les policiers disaient que pour respecter le wa, l'harmonie, il fallait que le tueur soit puni. On considérait qu'ils avaient réglé leurs affaires entre eux, mais que vis-à-vis de la société ils respectaient l'ordre établi et que chacun allait être puni. Ils faisaient leurs 15 ou 20 ans de prison, et ils ressortaient. Aujourd'hui, ils estiment que puisque l'Etat leur tape dessus et promulgue des lois anti-gang, cette logique est terminée. Quand ils tuent quelqu'un, ils font comme tout le monde : ils partent en cavale.

La conséquence, c'est qu'on commence à moins connaître les membres. Avant, quand un commissaire de police arrivait dans un quartier, il allait se présenter au bureau de la famille. Il y avait une espèce de respect mutuel. Cela nous paraît complètement surréaliste d'un point de vue Occidental, mais les Japonais estiment que la criminalité est un mal inhérent à toute société et qu'il vaut mieux avoir un crime "contrôlé", plutôt qu'une criminalité violente, sauvage, incontrôlée.

Depuis 30 ans, au fur et à mesure du renforcement législatif qui continue encore aujourd'hui, on les connaît moins. Il y a aussi beaucoup de gens qui quittent les organisations. Il y a 35 ans, 80.000 yakuzas étaient répertoriés officiellement dans ces organisations listées comme des associations. Aujourd'hui, les familles disent aux personnes de rester dans l'ombre. C'est le principe des familles italiennes : il y a 10 membres vraiment mafieux et 200 personnes qui travaillent pour eux et qui sont moins visibles. C'est ça qu'on appelle la mafieusation des yakuzas : ils commencent à devenir plus anonymes, à travailler dans l'ombre.

Le phénomène des repentis dans la mafia est un outil de poids dans le système judiciaire italien pour faire tomber certains clans. Cela est-il courant au Japon ?

Pas du tout. Quand on a commencé à travailler, il y a une vingtaine d'années, avec Alexandre Sargos, il y avait un mouvement de repentir. Naïvement, on s'est dit qu'au moment de quitter l'organisation, ils allaient balancer tout le monde et vivre caché sous une nouvelle identité. En fait, pas du tout. Quand on quitte une organisation mafieuse, on s'engage à ne rien dire et les autorités ne demandent rien. Vous signez une feuille, comme une rupture de contrat. "Je soussigné, Monsieur X, confirme que Monsieur Y a bien quitté la famille, avec notre autorisation, et n'est plus officiellement yakuza". Vous allez avec cette lettre dans des centres "anti groupes violents", la désignation officielle des yakuzas. Il y a des centres antimafia dans

les régions japonaises. Ils sont chargés d'accueillir les personnes qui quittent les organisations pour les réinsérer.

Souvent, les gens qui quittent les organisations ne sont pas poursuivis ou incarcérés. L'Italien, quand il est repent, c'est surtout parce qu'il a 50 ans de prison qui lui pendent au nez : il n'est pas repent moralement, c'est pour sauver ses fesses. Les Japonais ? Pas du tout. Certains le font dans le cadre de la prison, mais ils n'ont pas de remise de peine. Au Japon, les aveux ne vont pas du tout arranger vos affaires judiciaires. Le repent japonais désire seulement reprendre une vie normale dans la société.

Même les repentis plus récents, ceux qui ne sont pas dans ce système un peu contractuel ?

Ce n'est pas du repentir, ce sont des indicateurs de police. Ils ne font plus partie d'une famille, ils ne peuvent donc pas balancer sur une organisation dont ils ne connaissent pas les secrets, dont ils ne sont que des associés externes.

Masatoshi Kumagai publie « Confessions d'un Yakuza: L'un des plus grands parrains d'Asie » aux éditions La Manufacture de livres.

Le livre est le fruit d'une série d'entretiens menés par Tadashi Mukaidani, journaliste, avec Masatoshi Kumagai.

Deux extraits de l'ouvrage :

- [La voie du yakuza selon Masatoshi Kumagai : l'apprentissage des codes et de la réalité du "milieu"](#)
- [Japon : la délicate mission des yakuzas pour tenter de se racheter une conduite face à la dure réalité du quotidien](#)

[Lien vers la boutique : cliquez ICI](#) et [ICI](#)

marie france

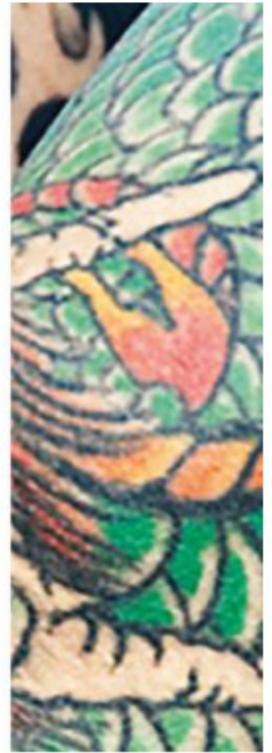


Confessions d'un Yakuza



MASATOSHI KUMAGAI

ENTRETIEN AVEC TADASHI MUKAIDANI



« CONFESSIONS D'UN YAKUZA », DE MASATOSHI KUMAGAI,
ENTRETIEN AVEC TADASHI MUKAIDANI (LA MANUFACTURE DES
LIVRES)

Ils font peur, les Yakuza, au **Japon**. A commencer par leurs tatouages, de grosses pièces dans le dos, sur tout le corps. L'entrée des « onsens », bains traditionnels, leur est parfois interdite, « fermé aux gens tatoués » peut-on lire sur la porte.

Masatoshi Kamagai est un chef Yakuza. L'un des plus puissants leaders du crime organisé qui gère son clan à la manière d'une multinationale avec bureaux rutilants dans le quartier d'affaires Shinagawa et voitures à son effigie. Bel homme, 1m 80, costumes élégants, une culture solide, Kamagai doit cependant faire face à la répression des autorités qui ne ferment plus les yeux sur les activités de la pègre qui pourtant sont un maillon fort de l'économie locale, régulant la petite délinquance, par exemple. Racket, jeux, protection rapprochée, trafics en tout genre, prostitution, main-mise sur les quartiers chauds, constituent le fond de commerce des Yakuza. C'est la

partie immergée de l'iceberg. Pour la partie visible, il s'agit d'un mode de vie jet set qui agace le quidam, avec argent facile, alcool, boîtes, belles cylindrées. L'ascension d'un Yakuza de la condition de petite main à celle de big boss n'est pas sans rappeler la destinée des grands boxeurs, celle de Mike Tyson ou de Mohammed Ali. En ce sens, ce sont des vies romanesques.

Ce livre centré sur la vie de Masatoshi Kumagai nous montre un parcours classique, de l'échec à la célébrité, comme si le destin Yakuza était à l'instar de la **boxe**, une école de la deuxième chance. Plus qu'une biographie, c'est le portrait du milieu, d'une époque. Il permet aussi de mieux comprendre le nouveau business model de ce système mafieux. Passionnant.

VIABOOKS

Le Meilleur des Livres et des Auteurs

«*Confessions d'un Yakusa*»

L'autoportrait de Masatoshi Kumagai, yakusa à sang-froid

Le Yakusa **Masatoshi Kumagai** a connu une ascension phénoménale dans le « milieu » japonais. Jusqu'à gravir les marches de Cannes pour un documentaire qui lui est consacré. Dans les années 90, la mafia japonaise est quasi indissociable du monde des affaires. Son autoportrait dévoilé dans *Confessions d'un Yakusa* (La Manufacture de Livres) révèle une philosophie de vie qui suppose des règles d'airain.



Masatoshi Kumagai et ses pairs. Copyright Alexandre Sargos

Le Yakusa est tatoué de haut en bas. Le Yakusa règne en coulisse sur les conglomérats (les zaibatsu) de la finance, de l'immobilier et des services aux collectivités des années 90. Le Yakusa n'obéit qu'à une seule règle, le code de l'honneur hérité du Japon médiéval. Le *ninkyôdô*, c'est cet « esprit chevaleresque (...), lointainement hérité du bushidô, au centre duquel se trouvent les valeurs d'entraide et de sens du sacrifice ». Le Yakusa, c'est l'extrême opposé du soixante-huitard qui se sent chez lui partout, égocentrique, adepte de l'instant, pourvu qu'il lui profite.

Jeune archétype de la culture militaire nippone

Délaissé par sa mère au profit de ses deux aînés, Masatoshi Kumagai se forge ses propres règles dès la petite enfance. Tous les codes hérités de la culture militaire qui innerve culture et les règles de vie en société au Japon, ce jeune rebelle à force de rigueur morale les a intégrés à un degré extrême. Question de caractère.

Grandeurs et misères d'un gangster

C'est l'enfance d'un chef que fait accoucher de manière habile, subtile, le journaliste spécialisé dans le crime organisé japonais et le développement personnel. Ce récit de vie est brillant parce qu'il va toujours à l'essentiel. Des actes en accord avec ses paroles et surtout avec ses principes et ses règles de vie personnelles. Simple en théorie. Pas si évident à appliquer dans la réalité. Surtout lorsqu'on risque sa peau dès que l'on met le pied dehors pour protéger son « nawabari », son territoire et les restaurants et entreprises qui y sont implantés.

« Un chef sans idéal ne jouit d'aucun prestige;

Un chef qui se laisse déborder par la réalité, d'aucune confiance ».

Masatoshi Kumagai

Ne pas perdre la face. Éviter à tout prix – je dis bien à tout prix – que son interlocuteur ne perde la face. Toute la philosophie yakuza est là. Masatoshi Kumagai a érigé cette éthique en art de vivre Il est, si l'on en croit le bandeau de couverture de son livre d'entretien avec le journaliste spécialiste de la mafia et du développement personnel Tadashi Mukaidani, « le plus grand parrain d'Asie ».

Le ninkyôdô, règle d'airain

Un voyou intègre

« Placer le devoir et les principes avant ses intérêts peut être jugé de biens des façons. Souvent, les choix justes vont d'ailleurs à l'encontre de ce qui nous profite. Autrement dit, ce que l'on privilégie détermine notre vision de l'existence : les uns choisissent l'intégrité, les autres le profit personnel ».

Yakusa malgré lui

Masatoshi Kumagai est surtout terriblement indépendant d'esprit. Dans la cour de récréation, il ne se fait pas que des amis. Dans le Japon des années 80, les élèves sont violents et les barrages entre lycées, monnaie courante. Pour défendre son groupe, respecter ses promesses ou couvrir les bêtises d'un voisin, Masatoshi Kumagai ne fait jamais défaut.

Masatoshi Kumagai est philosophe. De chacune de ses mésaventures de voyou malgré lui, l'aspirant Yakusa tire une leçon qu'il appliquera toute sa vie. « Pendant les combats entre gangs, on n'entend aucun bruit de fond. On combat sa propre peur, on lutte contre soi-même. L'essentiel est de savoir si on arrivera à museler ses émotions pour donner le change. C'est là que réside l'héroïsme *yakuza* ».

Un récit doublé d'une philosophie de vie

Chaque situation de recouvrement ou de protection d'un lieu de divertissement, dans le célèbre « monde flottant », chaque échange avec un subalterne qu'il ne s'agit pas seulement de réprimander mais d'« éduquer » est l'occasion d'une remise en cause. Une **leçon de vie** pleine de mesure, de sensibilité et de retenue.

« Dans la vie, l'échec n'est pas tant une défaite en elle-même qu'une défaite face à soi-même, lorsqu'on ne parvient pas à accepter un fait accompli. Selon que l'on arrive ou non à prendre conscience de cela, la suite de l'existence change radicalement de teinte. Une expression japonaise nous vient du Livre des Han postérieurs, un classique chinois : « La tempête révèle l'herbe coriace ». (...) De là, le sens a évolué pour donner : « Les temps difficiles et la rudesse des épreuves révèlent la volonté ou la droiture des hommes. (...) Les herbes coriaces ne maudissent pas la tempête : elles se contentent de **tenir bon** ».

« La tempête révèle l'herbe coriace ».

Masatoshi Kumagai est aussi psychologue. Et c'est même comme cela qu'il se forgera une réputation de redoutable *businessman* dès avant l'âge de trente ans. Pourtant, devenir Yakusa, il ne le veut pas vraiment. Pour ne pas nuire à sa famille, pourtant peu amène à son égard. Le groupe, la réputation de la famille, le clan. Toujours le clan. Dans la culture asiatique et tout particulièrement au Japon, tout cela passe avant l'individu.

La philosophie du crime

Mais il ne dit ni oui, ni non. Il ne veut pas que son interlocuteur ne perde la face. Alors il assume. De fait, avec la morale – et le corps – d'acier qu'il s'est sculpté, le plus jeune *jikisan*, littéralement « vassal » de la pègre nippone est déjà Yakusa sans le savoir. Il voulait devenir policier. Et c'est ainsi qu'il révolutionne le clan Inagawa-kaï et l'éthique Yakusa toute entière...

« (...) les chefs de clan qui se reposent sur leurs lauriers et ne s'adaptent pas disparaissent. (...) Ce que cela questionne, ce n'est pas l'époque, mais la façon dont les plus haut placés de chaque organisation se conduisent dans la tourmente. Ce que cela questionne, c'est notre propre façon de vivre ».

La morale de ce *shogûn* des temps modernes est subtile. Délicate. Comme beaucoup de choses dans l'art de vivre des Japonais, tout en subtilité. « Dans les organisations, les relations interpersonnelles sont aussi délicates et fragiles qu'une sculpture de verre ».

Une sagesse des affaires à méditer

Le journaliste Tadashi Mukaidani offre ce parcours hors norme en exemple pour les *leaders* occidentaux en mal d'« inspiration », pour reprendre un terme à la mode. Je ne peux que leur recommander cette bible du courage, de la discipline, de l'esprit de sacrifice, de la probité et de la sagesse érigés en règles de *management*.

« Si jeune et pourtant si digne », s'exclame l'un de ses interlocuteurs dont il repousse les millions de yens. (...) Le statut de yakuza vous confère un handicap social. Pour bâtir la confiance et du crédit à partir de ses faiblesses, il faut à tout prix montrer qu'on se moque de la faim, même quand celle-ci vous étouffe ».

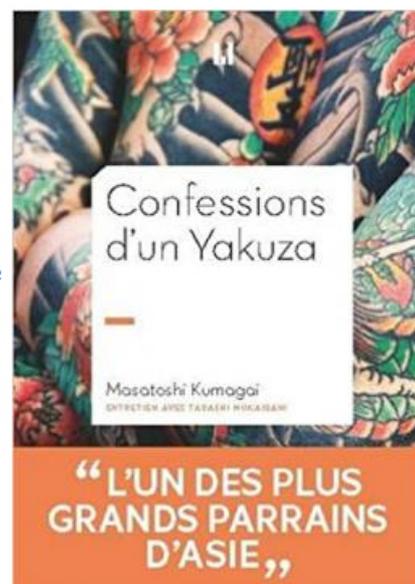
Oui, je sais, pour beaucoup cela fera beaucoup à digérer et à méditer (en pleine conscience, s'il vous plaît !). Avec la génération « offensée », nous sommes en effet à mille lieues de cette intransigeante et intrigante philosophie du milieu.

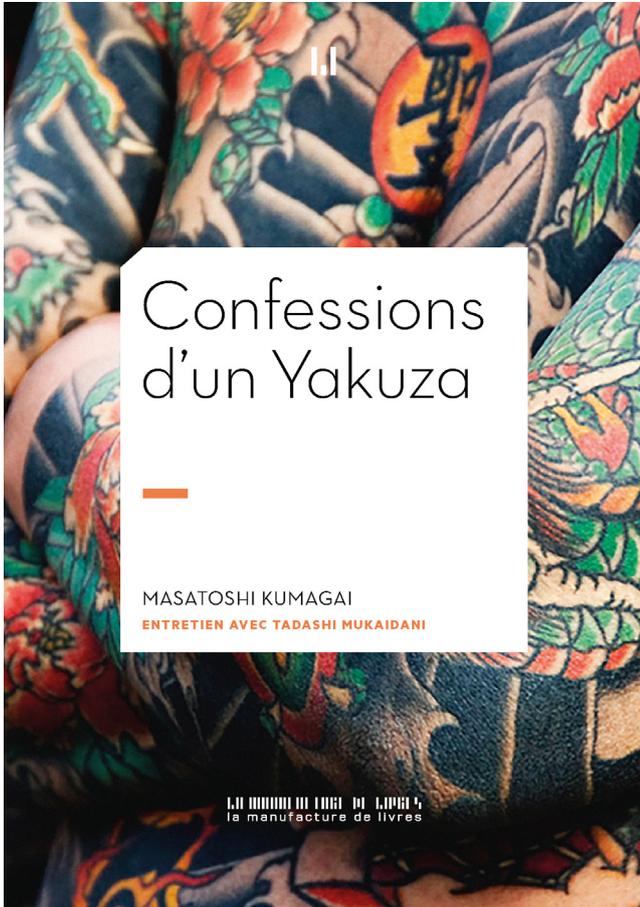
« Le monde souterrain est l'ombre de la société légale.

Et une ombre n'est rien de plus qu'une ombre ».

Tadashi Mukaidani

> *Confessions d'un Yakuza*. Masatoshi Kumagai. Entretien avec Tadashi Mukaidani. Traduit par Jean-Baptiste Flamin. La Manufacture de Livres, 322 pages, 22,90 euros.





Dans le sillage d'un chef de clan Yakuza

Les Yakuza sont au Japon ce que sont les membres de la Camorra en Italie, des mafieux mais avec une structure bien différente de leurs homologues italiens. Les premiers ont pignon sur rue, quoique moins visibles qu'auparavant. Ils vivent des jeux illicites et des placements réalisés à travers le commerce légal. Le blanchiment d'argent, quoi. Un des chefs de clan parmi les trois grandes familles du genre en pays nippon, est Masatoshi Kumagai, une vedette dans son genre, qui a même fait l'objet d'un documentaire présenté au Festival de Cannes et où il gravit les marches tel une star. Il s'est raconté au journaliste Tadashi Mukaidani. Avec pour résultat un livre stupéfiant *Confessions d'un*

Yakuza. On est loin de l'omerta. Vous saurez tout sur ces hommes de main qui chérissent les tatouages et reconnaissables au fait qu'ils se font amputer une phalange, symbole de rattachement à l'organisation. Une criminalité codifiée comme on l'imagine avec les japonais qui ne font rien dans l'improvisation.

Confessions d'un Yakuza Masatoshi Kumagai.

La manufacture de livres 322p.

WWW.LAMANUFACTUREDELIVRES.COM